

A photograph of a highly decorative stone archway, likely from a Gothic or Romanesque church. The arch is filled with intricate carvings, including a central figure and various geometric patterns. In the center of the arch is a large, dark iron door with a complex, swirling scrollwork design. The door is partially obscured by a black metal fence in the foreground. The overall scene is set against a weathered stone wall.

Villes et Pays d'art et d'histoire

Etampes

Saint-Basile
pages de chronique

Livret d'exposition

l'église Saint-Basile

À la croisée des anciennes routes de Paris à Orléans et de Sens à Chartres, l'église Saint-Basile est un témoin incontournable des grands moments de l'histoire étampoise, autant qu'un monument dont l'ancienneté et la silhouette familière semblent, parfois, se résigner à l'oubli et aux regards éteints.

Saint-Basile est moins prestigieuse et intimidante que la collégiale Notre-Dame, moins joueuse des règles de la verticalité architectonique que l'église Saint-Martin, moins enracinée dans la vie contemporaine de son quartier que l'église Saint-Gilles. Pourtant, elle sait cultiver le paradoxe d'une enclave intemporelle aux richesses stratifiées par l'héritage des clercs et des paroissiens. Au fil des siècles, ces derniers ont su bâtir ce lieu et lui donner son identité propre et complexe.

Edifiée grâce à l'élan créateur du Moyen Âge, l'église a été consacrée le 11 mars 1497 par Tristan de Salazar, archevêque de Sens. À son inachèvement et à la disharmonie de ses proportions - le chœur ne présente ni déambulatoire ni chapelles rayonnantes, et l'élargissement du bas-côté droit (ou méridional) n'a pas été prolongé du côté gauche (ou septentrional) -, les architectes de la Renaissance opposent les tranquilles certitudes de la Foi : Faxit Deus perficiat (Quand il plaira à Dieu)...

Si le choix du patron secondaire de l'édifice n'a rien d'original - il s'agit de saint Laurent, bien représenté en Essonne - la dédicace principale sous l'invocation de saint Basile ne laisse pas de surprendre. Dans le culte catholique du monde francophone, on ne connaît guère que l'église Saint-Basile-le-Grand à Québec, l'ancienne église Saint-Basile-de-Tourel dans l'Agenais...

Originaire de Cappadoce, Basile de Césarée (329-379) est un des Pères de l'Église grecque et l'un des Docteurs reconnus par l'Église latine. Dans le calendrier occidental, son nom est fêté le 2 janvier. On connaît les principales étapes de sa vie. Avocat et rhéteur, il renonce au monde en 357, devient le champion de l'orthodoxie contre les hérésies, et institue le plus ancien ordre du monachisme. L'influence de sa Règle gagne le royaume de France dans la seconde moitié du XI^e siècle. Elle est nettement perceptible chez saint Benoît.

Retracer l'histoire du lieu de culte érigé à Étampes en l'honneur du Docteur de Cappadoce n'est pas le but de cette exposition. Elle ambitionne plus modestement de mettre à jour quelques pages de chronique locale. Pour la période du Moyen Âge, nombreuses sont les zones d'ombre que la rareté des sources d'archives peine à dissiper. Grâce aux recherches de l'association Corpus Étampois et à Michel Martin, grâce aussi à Bernard Paillason et à Xavier Eustache, nous en savons aujourd'hui un peu plus...

La Renaissance se montre moins avare en matière de textes. Dès 1957 - dans son ouvrage *Étampes ville royale* -, le chanoine Guibourgé reconnaissait la figure d'un grand desservant de Saint-Basile : le curé Jean Pocaire. Titulaire de la paroisse au moins pendant 34 ans (1487-1523), Pocaire œuvra à la restauration et à l'agrandissement de cette église malmenée pendant la Guerre de Cent ans. On lui doit également la réfection du presbytère devenu, après la Révolution française, auberge à l'enseigne du « Grand Monarque ». Son ministère fut agité. L'époque était à la rivalité entre habitants du quartier Saint-Gilles - attachés à leur monopole du droit de marché - et ceux des quartiers Notre-Dame et Saint-Basile, adeptes d'un commerce journalier des vivres.

Les origines de l'église

La date précise de la fondation de l'église Saint-Basile est inconnue. Dom Basile Fleureau, au XVII^e siècle, avait lancé l'idée qu'elle avait été fondée par Robert II le Pieux au tout début du XI^e siècle, en même temps que Notre-Dame. Cette hypothèse est remise en cause depuis 2003 sur quatre bases différentes.

1. Les textes anciens. Helgaud, ami et biographe de Robert le Pieux, donne une liste des fondations opérées par ce roi, liste exagérée qui intègre des églises dont nous savons qu'elles n'ont pas été fondées par Robert lui-même. Or elle ne mentionne même pas Saint-Basile, mais seulement, outre Notre-Dame, une « autre église dans le castrum » (dans le secteur fortifié de la ville), sans doute un simple oratoire dépendant du palais. L'église Saint-Basile est donc antérieure au règne de Robert le Pieux. Le premier texte à la mentionner est aussi le premier document qui nous fasse connaître le paysage étampois, en 1046 : Saint-Basile fait partie des possessions des chanoines de Notre-Dame en dehors du castrum, apparemment depuis l'origine, c'est-à-dire depuis les environs de l'an mil.

2. Le tympan sculpté de Saint-Basile. Il est d'une facture qui rappelle plus l'art pré-roman que roman. Il a de plus visiblement été conçu par le même maître d'œuvre qu'un tympan de l'église Sainte-Croix d'Orléans détruit au XVII^e siècle, que nous connaissons par une gravure. Or nous savons que ce tympan orléanais était antérieur à la fin du XI^e siècle ; et comme cette église avait brûlé en 989, sa reconstruction doit dater des années suivantes : cela nous place donc plutôt sous le règne de Hugues Capet (987-996), voire dès avant, car le tympan d'Étampes a pu être réalisé avant celui d'Orléans.

3. La titulature de l'église. Saint Basile, père de l'Église d'Orient, n'a donné son nom qu'à très peu d'églises en Occident, et à une seule dans toute l'Île-de-France, la nôtre. Les seuls Occidentaux qui s'intéressent alors à lui sont les bénédictins, spécialement depuis le début du IX^e siècle, et surtout autour de Cluny à partir de 909. Notre chapelle peut donc avoir été fondée dès

le début du X^e siècle, voire avant. Mais au X^e siècle, troublé par les invasions et la naissance de la féodalité, bien des fondations monastiques sont usurpées par des nobles locaux. Ils se les approprient, avant parfois d'en faire don à des établissements religieux où ils casent leurs fils cadets, comme par exemple la collégiale Notre-Dame, fondée vers l'an mil.

4. L'archéologie paraît confirmer ces vues. Les fouilles réalisées en juillet 2007 par l'INRAP ont confirmé que Saint-Basile était bien en-dehors des remparts à l'époque de Robert II ; elles ont révélé d'autre part un cimetière tout près de Saint-Basile qui semble dater, en première analyse, du X^e siècle.

En résumé, les sculptures anciennes de Saint-Basile ont été réalisées certainement avant 996 par un artiste qui fut aussi actif à Orléans après 989. Quant au lieu de culte lui-même, il peut être nettement plus ancien encore.

Attendons maintenant les résultats de la datation au carbone 14 des sépultures découvertes en 2007.

Saint-Basile (statue du XIX^e siècle croisée du transept)



Acte de naissance de la paroisse (1227)

Saint-Basile fut tout d'abord une simple chapelle fort ancienne, sur le territoire de la commune Notre-Dame, en dehors des remparts. Cependant, au cours du douzième siècle, qui constitua, à Étampes comme ailleurs, une ère de développement démographique et économique sans précédent, tout le faubourg s'urbanisa.



La nef et le chœur, vus depuis la tribune de l'orgue

Ce nouveau quartier dynamique souhaita bientôt s'affranchir de la tutelle des chanoines de Notre-Dame. Maître Guillaume, prêtre qui officiait alors à Saint-Basile, et ses paroissiens, trouvèrent donc un accord avec les chanoines et leur chantre, accord qui fut entériné par l'archevêque de Sens le 17 février 1227, et consacra la division de cette paroisse, comme suit.

« Gautier, par la grâce de Dieu archevêque de Sens, à tous ceux qui consulteront ce document, salut dans le Seigneur.

Que tout le monde sache que nos chers fils Pierre, archidiacre d'Étampes, et Guillaume, chantre de Notre-Dame d'Étampes, avec le consentement et l'accord du curé de Notre-Dame, et de maître Guillaume, prêtre de Saint-Basile d'Étampes, ainsi que du chapitre de Notre-Dame d'Étampes, ont divisé la paroisse de Notre-Dame et de Saint-Basile, qui jusqu'alors était commune, sur notre ordre, ainsi que nous l'avons constaté dans leur charte, de la manière qui suit.

Tout ce qui est compris entre le moulin de la Rue-aux-vignes et les Moulins-Neufs, et tout ce qui se trouve au

Perray de chaque côté de la rue; tout ce qui est compris entre la porte Évezard et la maison de Robert des Prés de chaque côté de la rue, non comprise la dite maison ; tout ce qui se trouve dans la rue au Comte de chaque côté de la rue, jusqu'à la maison de feu Haton, non comprise la dite maison ; tout ce qui se trouve entre la maison de Sainte-Croix-d'Orléans (qui se trouve à côté de la maison de Roi de Corbeil) et la maison de Sainte-Croix-d'Étampes (qui est à côté de la maison de Saint-Denis), y compris la dite maison de Sainte-Croix ; tout ce qui est compris entre d'une part la maison de Racicot et la maison du mégissier Obert, non comprises les dites maisons, et d'autre part Darnatal, des deux côtés de la rue ; et tout ce qui est compris dans la Regraterie [c'est le Petit Marché] et la Feutrerie [c'est à peu près la rue Baugin] jusqu'aux Fossés ; tout ce qui se trouve au-delà des fossés, à l'exception de Villeneuve, relèvera à l'avenir de l'autorité de Notre-Dame.

Villeneuve et tout le reste de la ville d'Étampes relèveront à l'avenir de l'autorité de Saint-Basile.

Le cimetière qui est à côté de Saint-Jacques-[de-Bézegond] sera commun aux susdites églises.

Et pour que cela reste décidé et stable à l'avenir, à la demande des parties, nous avons fait certifier le présent acte au renfort de notre sceau. Fait à Sens l'an du Seigneur 1226 au mois de février, au lendemain des Cendres [c'est-à-dire le jeudi 17 février 1227]. »

Ainsi commença l'histoire de la paroisse Saint-Basile, qui ne fut supprimée et réunie à nouveau à Notre-Dame qu'en 1905.

Bernard Gineste

Les paroissiens du 14^e au 17^e siècle

Les premières données concernant la population remontent au XIII^e siècle. Dans la première moitié du siècle, le chevalier d'Aguilmont échangea avec les Trinitaires des terrains à Saint-Martin contre une belle maison près de Saint-Basile.

Scène des baptêmes de l'empereur Constantin, de Jésus et de Clovis (bas-reliefs du bas-côté nord)



Hors les murs nous rencontrons des paysans, et en ville les habitants connus sont artisans ou commerçants. Rue de Brières en 1300, demeurent Colin le couvreur, Colin le plâtrier et, face à Saint-Basile, Jehannot le cordier ainsi que Pierre le barbier. Il faut attendre 1418 pour voir apparaître une population plus huppée dont l'enregistrement n'est peut-être tout simplement pas conservé auparavant. Citons les nobliaux Jean d'Arbouville, Jehan de Chastillon et messire Jehan de Villezeau. Au début du XVI^e siècle apparaît aux côtés de Giraud de Saint-Anis, le capitaine (bailli) d'Étampes, un noble. Évidemment, les petits commerçants et artisans sont toujours présents. En 1580, nous rencontrons le procureur au bailliage et duché d'Étampes, des chirurgiens, des docteurs en médecine, des juristes et le premier des Provençal qui fourniront des prévôts étampoïis entre 1650 et 1700. Leur ancêtre est alors sergent royal. La population aisée du quartier s'installe définitivement, ce que les documents notariaux confirment par la suite, tandis que la population peut être estimée dès le début du XVII^e siècle.

L'apport des baux entre 1652 et 1699

Entre 1646 et 1699, les nombreux baux étudiés dans les minutiers notariaux permettent d'estimer le pourcentage de la propriété, éventuellement antérieure à 1646, revenant à chaque catégorie socio-professionnelle. Près de 53 % de la propriété appartient à des paroissiens, mais près de 70 % des bailleurs de la paroisse louent hors de Saint-Basile, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres. La paroisse Notre-Dame possède alors une composition sociale équivalente et montre les mêmes tendances. Même la paroisse commerçante de Saint-Gilles ne parvient pas au niveau des deux précédentes.

À Saint-Basile se concentre progressivement une élite locale qui détient la fortune et le pouvoir, et côtoie la classe moyenne et de petites gens. Parmi les habitants aisés, certains achètent de petits fiefs dès le XVI^e siècle.

Les dots confirment la situation

Dots 1646-1711 : 510 livres (maximum 3000 : Geneviève Levassor, fille du procureur ès siège royal au bailliage)

Dots 1726-1783 : 1099 livres (maximum 6000 : Anne Desmoret, fille d'un bourgeois d'Étampes)

La taille

À l'époque de l'imposition maximale en 1645, seule la paroisse Notre-Dame est plus imposée que Saint-Basile. Par la suite les citadins parviennent à payer le moins possible. En 1738, le quartier Saint-Basile, avec 38 feux exemptés, malgré ses commerçants actifs, ses bourgeois cossus et ses 335 feux taillables, paie 600 livres de plus qu'Abbeville et ses 75 feux et 1604 de moins que Cerny et ses 140 feux. Le sieur Lepetit, président de l'Élection, et les élus, Picard, Desnoyer et Hochereau, résident à Saint-Basile. Ils n'ont pas chargé leurs concitoyens. Le taux d'imposition moyen par feu n'excède pas 8 livres 8 sols 9 deniers à Saint-Basile ; la paroisse Notre-Dame est désavantagée, car il y atteint 10 livres 12 sols 6 deniers. De nombreux petits profiteurs de l'Ancien Régime vivent à Saint-Basile. La situation ne change pas jusqu'en 1789.

Confessionnal (chapelle de la Vierge et du St Sacrement)



Dalle funéraire du XVI^e siècle (détail bas-côté sud)

La Moralité

Ne croyons pas que ces citadins soient tous d'une conduite exemplaire. Les archives judiciaires montrent de nombreux dérapages. Voici quelques exemples vers 1685-1715. En 1688, le fils du receveur du domaine Nicolas Baudry se bat avec Jacob Tourneur : Nicolas Baudry a blasphémé le saint nom de Dieu. La même année, le procureur du roi a été insulté par le lieutenant particulier au bailliage, tous deux de la paroisse.

En 1696, une jeune femme se prostitue, son souteneur loge avec elle, la logeuse s'indigne, elle se fait qualifier de noms de volatiles, le curé s'en mêle, le tarif est identique. L'affaire se déclenche lorsque la donzelle déclare sa grossesse dont un sergent de la maréchaussée serait la cause. Celui-ci nie et porte plainte. Mal lui en prend, car des témoins affirment qu'il s'est battu avec un autre sergent, celui-ci de Montlhéry, pour les beaux yeux de la belle et qu'un coup de pistolet a été tiré. Le dossier s'arrête là.

Vers le 15 août 1713, nous découvrons de rares crétins. Chaque jour, on tire - vers 4 h ou 5 h du matin - sur les pigeons posés au grenier à sel. Évidemment, l'administration répressive intervient. Un jour, les sergents sont là et surprennent les ramasseurs de pigeons. Justin Guedet le jeune, boulanger, est accusé par Martin Leclerc, tailleur, 29 ans. Comme le tisserand Jacques Gitonneau et le cordonnier Michel Boucher, Leclerc a vu Guedet ramasser trois pigeons. Guedet admet avoir ramassé des pigeons, mais ce n'est pas lui qui a tiré, dit-il, et puis Gitonneau en a ramassé plus que lui. C'est du niveau de la maternelle.

Michel Martin

Fêtes et cérémonies

Au XVIII^e siècle, la paroisse Saint-Basile est celle des marchands et des hommes de loi. Elle désigne tous les deux ans l'un des quatre échevins siégeant à la Maison commune toute proche. Noms et qualités des officiers municipaux nous éclairent sur la sociologie du quartier. En 1723, les habitants élisent Pierre Dochès, par ailleurs greffier de l'Élection - le tribunal territorial où sont jugés les différends sur les impôts - ; deux ans plus tard, ils se prononcent pour Laurent François Le Petit, conseiller du roi et président de la même Élection. Charles Alexis Baron, marchand de bois, occupe la fonction en 1759, et Marc Antoine Sergent, assesseur du bureau de l'Hôtel de Ville, prête serment en 1763.



Stalles du chœur (XIX^e siècle)

Outre les offices réguliers et les cérémonies liées aux sacrements de l'état civil - baptêmes, mariages et sépultures -, l'église vit au rythme des nouvelles venues de Paris, de Versailles, de l'étranger.

Le 23 août 1721, la santé de Louis XV - âgé de onze ans - vacille. Louis Lesmonier, curé de Saint-Basile, se joint à ses collègues prêtres et chanoines des autres paroisses afin de chanter un Te Deum pour la guérison du roi. De manière générale, les actions de grâce par des chants religieux sont monnaie courante, tant pour célébrer les événements joyeux que pour conjurer maladies et sécheresses. En mars 1723, les paroissiens chantent leur soulagement de voir s'éloigner une épidémie de peste, « si terrible calamité » ; et en octobre de la même année « il fut allumé un feu de joie et tiré un feu d'artifice devant l'hôtel de ville avec des réjouissances tant particulières que générales ». Le motif de cette allégresse ? Le mariage de Louis XV et de Marie

Leczynska, la fille du roi « Stanislas » de Pologne.

La naissance d'un Dauphin, en septembre 1727, donne lieu - ou prétexte - à un nouveau Te Deum. Cette fois sous les voûtes de la collégiale Notre-Dame, bien plus vaste pour accueillir la foule. Le prêtre vicaire de Saint-Basile, Louis Gaurat, y conduit ses ouailles en l'absence du curé titulaire, alors malade. Difficile pour Saint-Basile, lieu de culte paroissial, de rivaliser avec Notre-Dame lors des cérémonies officielles. Quand l'archevêque de Paris exige une Action de grâce pour la prise du comté de Nice, en juillet 1744, c'est à Notre-Dame - préséance oblige - que se rendent les officiers de judicature. Il en est de même, l'année suivante, pour la célébration des prises militaires de Tournai et de Gand, de Nieuport et d'Oostende, et pour les victoires remportées en Italie contre le roi de Sardaigne. Au moins les paroissiens de Saint-Basile bénéficient-ils d'un cours magistral de géographie européenne...

Frustrés dans leurs prétentions, curé et marguilliers de Saint-Basile passent toutefois à l'offensive. Le 12 mars 1778, ils présentent une requête aux maire et échevins. Réunis à la Maison commune, ces derniers la considèrent avec bienveillance du fait de sa « politesse » : « à partir de Pâques prochain les stalles du chœur seront occupées par messieurs les officiers du bailliage et de la ville et autres personnes de considération de la paroisse afin de donner plus de décoration au chœur de leur église et inspirer le bon exemple au reste des habitants... »

Travaux et convois

À la veille de la Révolution, deux questions préoccupent essentiellement les paroisiens de Saint-Basile. Le carrefour – subissant un roulage intense - des deux routes royales joutant l'église nécessite d'être réaménagé ; le cimetière partagé avec Notre-Dame et l'Hôtel-Dieu { il s'agit du « grand cimetière » devant la chapelle Saint-Jacques-de-Bézégond (actuelle place du Jeu de Paume) } est devenu insalubre.

« Aujourd'hui jeudy vingt un may mil sept cent soixante dix huit (...) les sieurs curés, marguilliers et notables habitans de la paroisse Saint Bazile nous auroient fait connaître que la promenade du carrefour attendant la dite paroisse de Saint Bazile, plantée anciennement par les soins des maire et échevins, devenait impraticable par la quantité d'immondisses qu'on y déposait de toutes parts, ce qui endommageait même les arbres et gâtait la salubrité de l'air par la mauvaise odeur (...), ce qui occasionnait encore des plaintes très fréquentes des passants et notamment des habitans voisins (...) »...

La municipalité ne fait pas la sourde oreille : « Il sera posé aux entrées de la dite promenade des lisses fermant à clef et mis en couleur pour résister plus longtemps aux injures du temps ; (...) le pourtour de cette promenade sera garny de gazons et les escaliers qui y abordent remis en bon état, et le terrain étant sous les arbres labouré et recouvert de sable et de gravier, et encore que le pavé qui conduit du presbytère à l'église traversant la dite promenade sera repris et recommodé ».

Terrassier et jardinier, Étienne Bellier emporte l'adjudication des travaux, moyennant le versement de 845 livres, dont la dépense est autorisée par l'intendant du roi. « Bien et solidement faits », les travaux sont reçus le 21 août.

La question du cimetière est bien plus épineuse. En 1782, l'intendant du roi s'alarme des plaintes de riverains : « Le

cimetière étant placé (...) trop près des portes et des promenades les plus fréquentées de la ville, il en exaloit des vapeurs infectes qui pouvoient préjudicier à la santé des habitans. » Et l'intendant d'exiger « l'acquisition d'un terrain bien plus convenable », hors les murs de la ville. Conscients de « l'insalubrité de l'air qu'on y respire et au lugubre spectacle des enterremens qu'on y voit passer à toutes heures », les officiers



Le Portement de Croix
(détail du chemin de Croix en cuir repoussé)

municipaux promettent d'y réfléchir... tout en arguant de ressources insuffisantes pour faire l'acquisition d'un nouveau terrain.

En 1790, le « grand cimetière » existera toujours, mais il sera remplacé par celui de la Vallée Collin (actuel cimetière Notre-Dame ancien), cité en 1805.

Le tarif des convois mortuaires est rationalisé le 8 octobre 1806. Six classes de services sont proposées aux familles des défunts. La première donne droit aux prestations suivantes : sept suisses et bedeaux et conducteurs ou porteurs arborant gants et crêpes, soixante pauvres porteurs de cierges, deux poêles chauffant l'église pendant la cérémonie, une tenture sur la façade de la maison du défunt, une tenture à l'église et - pour les porteurs du corps - une dalmatique couleur gris de fer à collet et revers et parements noirs. Le service de sixième classe est réservé aux plus pauvres... ou aux plus pingres : son obtention est subordonnée à l'établissement d'un certificat d'indigence signé du maire.

Menaces sur Saint-Basile

Aux premiers mois de la Révolution, la vie paroissiale connaît une période de troubles et d'entraves. Dès le 12 septembre 1789, Pierre Foye, principal marguillier « de l'œuvre St Bazille », se voit notifier l'arrêté « portant qu'il ne pourra être fait à l'avenir aucunes assemblées de paroisses, si ce n'est pour les affaires de la fabrique, ou lors que les dites assemblées auront été autorisées par les officiers civils ou municipaux, à peine contre ceux qui contreviendront au dit arrêté d'être poursuivis comme perturbateurs du repos public (...) ».

En 1792, la gestion de l'état civil est retirée aux prêtres de chaque paroisse et confiée au maire. Le dernier acte rédigé par l'abbé Auger, curé de Saint-Basile, est le suivant : « L'an mil sept cent quatre vingt onze, le vingt quatre décembre, a été par nous curé soussigné inhumé dans le cimetière de cette église le corps de Estienne Honoré, fils d'Estienne Chaudé, journalier, et de Roze Angélique Renier, ses pere et mere, décédé de la veille, âgé de seize jours (...) ».

Dès le 25 novembre de la même année, l'église a été dépouillée de ses objets. Ils sont envoyés à la Monnaie de Paris, pour y être fondus. L'inventaire alors dressé mentionne les pièces suivantes : « Une croix, les feuilles couvrant le bâton (8 marcs 5 gros) ; deux chandeliers d'argent (7 marcs 4 onces 6 gros 1/2) ; deux encensoirs, une navette avec sa cuiller et sa chaîne (11 marcs 6 onces 4 gros) ; une petite croix d'argent (2 marcs 4 gros) ; une croix d'argent en reliquaire (1 marc 6 onces 4 gros 1/2) ; un Saint-Basile en vermeil (3 marcs 3 onces) ; deux burettes et un plat d'argent (2 marcs 3 onces 4 gros) ; une tasse (1 marc 1 once 2 gros) ».

Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, l'église sert de prison et de salpêtrière.

Par son Concordat signé le 16 juillet 1801 avec le pape Pie VII, le Premier consul Bonaparte rétablit la paix religieuse ainsi que l'autorité du Saint-Siège sur les catholiques français.

À Étampes, Saint-Basile a survécu aux destructions. D'autres églises n'ont pas eu cette chance : Saint-

Pierre et Sainte-Croix n'existent plus. Et surtout, le danger n'est pas écarté...

Lors d'une séance extraordinaire (20 août 1804) le Conseil municipal observe : « (...) que l'église de St Basile est très rapprochée de celle de Notre-Dame, que l'église de St Gilles est au centre de la ville ; que les trois églises de St Martin, de Notre-Dame et de Saint-Gilles suffisent aux besoins des fidèles ». Et les conseillers de « voter à la majorité pour la suppression de la succursale de Saint-Basile », et de souhaiter que « la réunion aurait lieu partie à Notre-Dame, et partie à Saint-Gilles ».

À cette menace ouvertement exprimée, les paroissiens de Saint-Basile répondent avec flegme et dons à la paroisse. Les pouvoirs publics leur donnent raison. Bien loin d'autoriser la destruction de l'église, ils consacrent son importance : le 1^{er} janvier 1829, la succursale de Saint-Basile est érigée en cure de seconde place. Ce qui lui confère un rang supérieur à Saint-Gilles et à Saint-Martin.

Le chœur (vitrail partiellement du XVI^e siècle ; mobilier du XIX^e siècle)



Aux temps de l'abbé Buffet

Le premier tiers du XIX^e siècle est marqué par un souhait municipal de supprimer l'église Saint-Basile. En mars 1830, le Conseil est saisi de deux pétitions : la première, favorable à la suppression, est « signée par un assez grand nombre d'habitants de cette ville » ; la seconde, demandant la conservation de l'édifice, émane de paroissiens. L'affaire, jugée sérieuse, est renvoyée à une séance ultérieure. Elle a lieu le 6 février 1832.

Un conseiller exprime aussitôt l'idée d'une démolition de l'église et d'une « vente de ses matériaux dont le prix serait partagé entre l'église Notre-Dame et la commune, pour subvenir aux dépenses nécessaires pour convertir l'emplacement de cet édifice en une place publique ou en tout autre établissement qui serait indiqué ultérieurement par le Conseil ».

Seule la proposition de destruction de l'église fait l'objet d'un vote, à bulletin secret : elle est adoptée par 15 voix contre 4 !

La résistance en faveur de Saint-Basile est incarnée par un homme de foi à l'énergie incomparable : Alexis-Louis Buffet. Ce dernier est curé de la paroisse pendant cinquante ans. Natif d'Ecquevilly, il arrive à Étampes en 1826, pour y rester jusqu'à son décès survenu le 16 janvier 1876. Respecté pour son engagement en faveur des pauvres et des orphelins, il est aussi la cheville ouvrière des travaux engagés pour la restauration et la décoration de l'église. On lui doit notamment l'acquisition des trois cloches (Caroline, Marie et Louise, en 1829) et la réfection du portail occidental, menée par l'architecte Auguste Magne (1842).

Au temps de l'abbé Buffet, les dons et legs à l'église Saint-Basile affluent. En l'absence de financement communal autre que celui imposé par la loi - indemnité de logement et traitement du desservant -, le versement de fonds privés est indispensable à l'entretien du lieu et au bon fonctionnement du culte. En 1823, Louis René Poilloüe de Saint-

Mars, ancien vicaire général du diocèse d'Angers, lègue ainsi à Saint-Basile deux inscriptions de rente permettant de couvrir près de 10 % des dépenses courantes. En novembre 1850, François et Geneviève Charnaud donnent leur maison de la rue du Château à la fabrique de Saint-Basile. Et en août 1863, le comte de Bonnevaux lui lègue deux tableaux, l'un représentant la famille de Loth, l'autre saint Charles Borromée. Parfois, les donations sont source de contentieux avec la Mairie. Irrité par un projet de donation en faveur de l'école chrétienne sise dans la paroisse, le Conseil municipal demande aux deux bienfaitrices, mesdemoiselles de Laborde et de Bonnevaux, d'en faire profiter la Ville et non la fabrique de Saint-Basile, attendu que les fabriques auraient « été instituées pour veiller à la conservation et à l'entretien des temples, à la distribution des aumônes, et pour assurer l'exercice du culte », et non pour « administrer indistinctement d'autres établissements » (13 novembre 1843). Les deux intéressées refusent de modifier leurs intentions...

Dans les années qui suivent le décès du curé Buffet, l'existence de l'église Saint-Basile n'est plus remise en cause. Dès 1862, l'État a classé l'édifice au titre des monuments historiques. La municipalité en prend acte tout en soulignant son hostilité à toute part communale dans le financement de travaux de restauration, ainsi pour les voûtes en 1882.



Abbé Buffet (médaillon commémoratif en marbre, XIX^e siècle, Bas-côté sud)

À propos de l'orgue

Il n'est guère facile, même pour un amateur averti, de deviner la date de construction de l'orgue de l'église Saint-Basile. Le buffet, c'est à dire la construction de bois qui abrite environ 1300 tuyaux, présente bien des caractéristiques de l'orgue français du XVIII^e siècle. Citons pêle-mêle la présence d'un positif de dos (on parle du petit buffet situé en avant du buffet principal), la console en fenêtre (ce qui signifie que les claviers rattachés au grand buffet, tournent le dos à la nef) et la décoration (moultures, têtes d'anges) qui évoquent bien un XVIII^e finissant.

Toutefois, un observateur attentif s'apercevra que lesdites moultures et têtes d'anges ne sont point sculptées dans le bois, mais réalisées en stuc ; il sera également surpris par les courbes accentuées encadrant les plus grands tuyaux et par quelques autres détails qui appartiennent plutôt au XIX^e siècle.

On pourrait donc logiquement penser qu'il s'agit d'un orgue de la fin du XVIII^e ou encore du tout début du XIX^e. Beaucoup ont été surpris d'apprendre que cet orgue est en fait plus récent, puisqu'il fut inauguré au mois d'avril 1848.

Autre surprise, c'est l'abbé Alexis-Louis Buffet, curé de la paroisse Saint-Basile qui en a entièrement payé la construction. Il a choisi un artisan consciencieux, Antoine-Louis Suret, ancien contremaître de la manufacture d'orgues Daublaine et Callinet, installé à son compte en 1838.

Suret est déjà venu à Étampes en 1843, pour relever l'orgue de Notre-Dame. À cause du mauvais état de la voûte, l'orgue avait alors reçu les intempéries, ce qui mit à mal le bon travail de Louis-Paul Dallery qui avait déjà relevé l'orgue en 1826. Par relevage, il faut entendre une grande révision de l'instrument et aussi en cas de pluie sur l'orgue, le changement des parties en peau de mouton qui assurent l'étanchéité des éléments recevant l'air sous pression.

Suret exercera son activité d'artisan en Ile-de-France. Il devra subir la concurrence de grandes manufactures semi-industrielles

dotées de relations puissantes (Cavaillé-coll, Merklin, Mutin), et il aura beaucoup de mal à remporter des marchés conséquents. Citons ses plus belles réalisations : à Saint-Donatien d'Orléans (1844), Sainte-Elisabeth du Temple à Paris (1853, son plus grand instrument), ou encore à la basilique d'Argenteuil (1857).

Malgré une faillite en 1862 et quelques semaines de prison pour dettes, Suret continuera à entretenir l'orgue de Saint-Basile jusqu'à la guerre de 1870. Il meurt en février 1876, peu de temps après l'abbé Buffet décédé en janvier de la même année. Son fils Auguste et son petit-fils Charles exerceront également le métier de facteur d'orgues.

Aujourd'hui, l'orgue de l'église Saint-Basile est en mauvais état. Toutefois, le technicien-conseil chargé de l'étude préalable à la restauration va bientôt achever son rapport. Souhaitons que nous puissions assister en ce début du XXI^e siècle, à la renaissance de ce témoin précieux de la facture d'orgue pré-romantique.

Il y aurait là une véritable continuité d'action avec tous ceux qui ont oeuvré à la construction et à la conservation de ce bel instrument depuis les années 1840.

Il faut également rendre hommage à la mémoire de Maître Henri Etienne, notaire étampois décédé en 1980 et qui, en bon titulaire, a assuré le service et la sauvegarde de l'orgue pendant plus de trente ans.

Xavier Eustache



L'orgue et son buffet
(XVIII^e-XIX^e siècle)

Le grand tambour ouest sous la tribune d'orgue

Le XIX^e siècle vit hélas la destruction d'innombrables châteaux, chapelles et églises, dont les mobiliers et décors furent vendus à l'encan. Tandis que l'abbé Buffet déployait au contraire toute son énergie pour reconstruire son église et la décorer. Il y avait tant à faire ! Des boiseries étant à vendre à Provins dans l'ancien couvent de Saint-Ayoul, notre curé y fit l'acquisition de deux superbes panneaux de bois sculpté. Lesquels, confiés à d'habiles ouvriers, devinrent portes du vestibule (ou tambour) du grand portail ouest, sous la tribune d'orgue de l'église. On les appelle couramment « Portes de l'Ancien et du Nouveau Testament » pour les thèmes bibliques représentés. C'est une bonne définition, mais regardons au-delà.



À gauche

Deux petits flacons pour le vin et l'eau, deux cierges, un petit plateau pour recevoir les flacons, un Christ en croix, un calice pour recevoir le sang du Christ, un livre ou missel pour aider le célébrant à bien dire, livre d'où s'échappent des gerbes de blé et des pampres de vigne avec des grappes de raisin. Et couronnant le tout, une aiguière et un linge pour la purification des mains. Voici bien là tous les accessoires pour le mémorial du repas pascal célébré par le prêtre à la messe : « Chaque fois que vous accomplirez ces choses vous le ferez en mémoire de moi » (Luc 22 19-20), nouvelle alliance par Christ-Jésus.



À droite

Une cassolette à encens, ce parfum odorant que Yahvé-Dieu prescrit à Moïse pour parfumer la « Tente de la rencontre », et dont il donne la composition en Exode 30 34-37. Il conclut en disant : « Tu le tiendras pour chose très sainte réservée à Yahvé-Dieu ». Puis au dessus, immense et majestueux, le candélabre à 7 branches, commandé lui aussi par Yahvé-Dieu à Moïse en Ex 25 31-40, puis encore en Ex 36 17-24 : « Tu feras un candélabre d'or pur... Tu fabriqueras au nombre de 7 les lampes qui doivent garnir le candélabre. » Voici là deux accessoires de la liturgie d'Israël issus directement des ordres divins, pour

bien marquer l'alliance de Yahvé-Dieu avec son peuple élu.

Les liturgies évoquées par ces images démontrent bien comment s'enchaînent naturellement les traditions d'Israël avec celles des Évangiles apostoliques.

La première partie de la messe est dans l'esprit d'Israël par les lectures, les chants et les commentaires, tandis que la seconde partie est christique : elle prépare, en effet, renouvelle et accomplit l'Alliance par la consécration et le partage du pain et du vin, devenus corps et sang du Christ. Comme Jésus l'a fait, et comme il a demandé à ses apôtres de le faire à la veille de son sacrifice : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22 19-20).

L'articulation entre les deux traditions se situe au lavement des mains du prêtre, qui s'accomplit en disant le psaume 26 comme le fait le père de famille juif au début d'un repas rituel : « Je me lave les mains en toute innocence et je me tiens autour de Ton autel, pour chanter l'Action de grâces et proclamer Tes merveilles. »

Bernard Paillason



L'escalier menant à l'orgue (porte et sculptures XIX^e siècle). Bas-côté sud.

Animation du patrimoine

Hôtel Anne-de-Pisseleu
Place de l'Hôtel-de-Ville
et des Droits de l'Homme
91150 Etampes
tél. 01 69 92 69 08

Archives municipales

Hôtel Diane-de-Poitiers
4, rue Sainte-Croix
91150 Etampes
tél. 01 64 94 85 07

Renseignements et réservations

Service du Tourisme
Hôtel Anne-de-Pisseleu
Place de l'Hôtel-de-Ville
et des Droits de l'Homme
91150 Etampes
tél. 01 69 92 69 00

Laissez-vous conter **Etampes, Ville d'Art et d'Histoire...**

Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes d'Etampes et vous donne des clefs de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement de la ville au fil de ses quartiers. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser vos questions.

Le service animation du patrimoine

coordonne les initiatives d'Etampes, Ville d'Art et d'Histoire.

Il se tient à votre disposition pour tout projet.

Ce catalogue a été conçu en partenariat avec les Archives municipales d'Etampes.





Etampes appartient au **réseau national** des Villes et Pays d'Art et d'Histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des animateurs du patrimoine et des guides-conférenciers et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de plus de 130 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

A proximité

Boulogne-Billancourt, Meaux, Noisiel, Pontoise, Rambouillet, Saint-Quentin-en-Yvelines bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire.

Exposition
du 3 septembre au 2 octobre 2008

Hôtel Anne-de-Pisseleu
Place de l'Hôtel-de-Ville et des Droits-de-l'Homme
du lundi au samedi
de 9h à 12h et de 14h à 17h

Entrée libre
Renseignements : 01 69 92 69 00

